

Lire Naguib Mahfouz *Le Voleur et les chiens*

Depuis la mort du grand romancier égyptien, Naguib Mahfouz (11 décembre 1911 – 30 août 2006), Prix Nobel de Littérature en 1988, les hommages se multiplient, à juste titre, pour rappeler sa place dans la littérature égyptienne et plus largement universelle.

Il est temps de s'intéresser à ses textes mêmes, pour donner envie de les (re)-lire. C'est ce qui est proposé par la lecture qui suit d'un roman court - ce n'est pas fréquent dans sa création...- *Le voleur et les chiens* (Al-Liss wa-l-kilâb, 1961, traduction française, 1985, éd. Sindbad, rééd. en folio), dont André Miquel, le grand arabisant, a pu dire qu'il représentait une charnière dans l'évolution de l'écriture du romancier, au centre de sa création (premier roman en 1939 et dernier en 1988. En 1996, *Echos d'une autobiographie*, traduit en français en 2004).

Le voleur et les chiens de Naguib Mahfouz commence par une séquence forte sur le plan dramatique : celle de la sortie de prison d'un coupable. On peut comprendre alors que c'est dans l'espace de la réinsertion ou de la réhabilitation que le romancier égyptien installe son lecteur et qu'il va le faire réfléchir, avec cet itinéraire, à la question de la justice et à celle des possibilités de réinsertion.

Saïd Mahrane annonce clairement la couleur: il engage une poursuite pour châtier les « vrais » coupables, les « chiens ». Cette poursuite est alors le prétexte d'une fresque sociale dans laquelle nous savons que le romancier égyptien excelle.

Poursuivre les vrais coupables lorsqu'on sort soi-même de prison ne peut se faire dans la sérénité mais bien dans l'angoisse de la solitude et de l'exclusion. Ce sentiment de marginalité est brutalement imposé au lecteur dès le premier chapitre par le refus de Sana' d'aller vers son père. Aussi le récit va-t-il être une véritable chasse à l'homme dont le rythme s'accélère progressivement jusqu'à l'assaut final de la meute : « *Tu es pourchassé depuis qu'ils savent qu'on t'a libéré* » : cette voix intérieure qui établit une complicité avec le personnage dit avec évidence de quel côté le romancier nous fait apprécier les événements et les actions.

En effet chasse/contre-chasse, enquête/contre-enquête permettent à Naguib Mahfouz de poser certaines questions à l'Egypte des années soixante puisque le roman est publié au Caire en 1961. Comment situer la trajectoire de Saïd Mahrane dans la seconde période de l'histoire de la République Arabe Unie qui s'ouvrait en 1956 avec la nationalisation du canal de Suez ? Que symbolise, au sein des forces sociales et idéologiques en présence, la révolte d'un individu contre une société corrompue et qui, en apparence, emploie contre elle, les armes de la corruption ? Comment « recevoir » ce héros qui s'est laissé endoctriner et est devenu voleur pour rétablir une justice sociale entre riches et pauvres mais sans mettre ses « gains » au service d'une cause ?

Ces questions ne peuvent toutes être résolues dans le cadre de cette présentation : nous souhaitons qu'elles suscitent l'intérêt du lecteur pour découvrir ce roman moins connu que d'autres du grand romancier égyptien et qui est d'une intensité et d'une modernité d'écriture et de thème étonnante.

Le récit donc se passe au Caire. Mais seul un lecteur, familier de la ville, pourrait reconstituer avec assurance l'itinéraire du personnage car les explications données sont insuffisantes pour qui ne connaît pas la ville. Le but de Naguib Mahfouz n'est pas de nous faire faire du tourisme mais d'élire un « décor » vraisemblable pour les actions de son personnage. Il brasse cet espace avec toute la charge symbolique qu'il recèle – ou qu'il lui offre -, et ne se

préoccupe de référence au réel que pour rendre son discours romanesque vraisemblable. Nous sommes bien là dans la démarche de l'écriture réaliste.

L'opposition spatiale essentielle associe le haut et le bas. Pour atteindre les objectifs qu'il se fixe, Saïd Mahrane a souvent besoin de monter. L'éminence la plus élevée est celle où habite le Cheikh Guénidi. Le point le plus bas, au même niveau que le désert, est le cimetière où Saïd Mahrane s'effondrera en fin de course. Il ne parcourt pas les lieux dans la logique de cet itinéraire que nous venons d'évoquer rapidement mais par occupation d'ensembles regroupés autour d'un lieu dont la signification domine. Et chaque ensemble subsiste jusqu'au terme du récit car ils offrent des lieux de « repli » si un compromis entre « le voleur » et « les chiens » avait été possible.

Le premier ensemble se constitue autour du passage Seirfi (avec Aliche, Nabawiyya, Sana' et les autres). Le second est celui du quartier de Darassa, avec la chambre du Cheikh. Le troisième englobe les espaces où se meut Raouf Elouane et regroupe des lieux de travail et de vie. Le quatrième enfin, est centré autour du désert d'Abbassieh avec l'appartement de Nour, le monument au martyr, le café de Tarzan. Il semble proche du quartier de Darassa (p.164) et est relié par une route au passage Seirfi (p.75). On constate que les ensembles 1, 2 et 4 désignent des quartiers populaires, défavorisés et que l'ensemble 3 désigne les beaux quartiers où le mensonge et la trahison de son idéal ont pu conduire Raouf Elouane à s'insérer. Les ensembles impairs sont ceux des « chiens » et les ensembles pairs, ceux des soutiens de Saïd. On voit donc combien les lieux ont une charge symbolique dans la dynamique de l'histoire puisqu'ils révèlent l'innocence et la culpabilité, le licite et l'illicite.

Nous parlions précédemment de chasse à l'homme mais aussi de l'enquête du traqué pour dénoncer les vrais coupables. Aussi, Naguib Mahfouz organise-t-il son roman selon les quatre actes d'une tragédie de l'injustice sociale, les quatre actes d'une enquête désespérée, au terme de laquelle l'enquêteur trouve la mort. Comme dans la plupart de ses romans, il respecte un rythme très équilibré chaque ensemble regroupant, dans l'ordre : 3 chapitres/6 chapitres/3 chapitres/6 chapitres.

L'acte I (34 pages à peu près) raconte le retour de Saïd Mahrane à la vie de la cité et sa prospection de l'espace et des lieux. Dans ses déplacements, ses objectifs sont clairs : aller au passage Seirfi pour récupérer sa fille, Sana' et braver les « chiens » qui l'ont trahi. Ce projet, mûrement réfléchi pendant quatre années de détention, échoue. Intervient alors, comme lieu de refuge et de « respiration », un lieu bénéfique, la chambre du Cheikh Guénidi : *« A mesure qu'il s'en approche en gravissant la route des collines, il fixe la porte ouverte, ouverte depuis toujours, aussi loin qu'il s'en souviendra. Lieu de nostalgie et de bonté au cœur du quartier de Darassa »* (p.23). C'est un havre où Saïd ne se sent pas repoussé ; toutefois il ne l'utilise que comme une halte sur la route qu'il s'est tracée et le quitte volontairement. Il se rend alors chez son « maître à penser », Raouf Elouane, espérant trouver chez lui accueil et compréhension. Cette visite se solde par un nouvel échec et une nouvelle déception. Les « chiens » prennent peu à peu figures humaines et les coupables sont désignés au lecteur.

L'acte II (44 pages suivantes) correspond à des allées et venues dans les lieux selon ses objectifs : se venger de la double trahison (le contrat d'action avait été trahi par Aliche ; le contrat idéologique a été trahi par Raouf Elouane). Saïd décide de punir doublement et échoue deux fois : les lieux qu'occupent les « chiens » lui sont désormais interdits : l'espace se resserre autour de l'homme traqué. Il faut alors que le romancier ouvre un nouvel ensemble de lieux pour l'accueillir : ce sera celui des marginaux, Nour et Tarzan qui vont aider Saïd. Ils sont les seuls à respecter le contrat de solidarité.

A cette étape du roman, deux possibilités s'offrent à Saïd : fuir avec Nour ou accepter la parole du Cheikh et se réfugier dans la prière. Or, les accepter, l'un ou l'autre, serait pour Saïd renoncer à ses vengeances, se plier. Ce que nous dit le roman, à travers ces péripéties, ces choix et ces impasses, c'est que les deux seules « libertés » que la société lui offre sont des libertés de fuite ou de résignation. Or, c'est ici et maintenant que Saïd veut agir même s'il ne veut pas encore admettre - ce que le lecteur a bien compris grâce au romancier - qu'il n'a plus sa place dans cette société.

A l'acte III (31 pages suivantes), l'espace de Saïd se rétrécit encore car, par ses actes (meurtre, vol), il se voit interdit les lieux qui, antérieurement, lui étaient familiers. Comme il ne renonce pas à son objectif de démasquer les vrais coupables, il est acculé à la clandestinité, l'appartement de Nour et le café de Tarzan la nuit, étant les lieux de l'ultime solidarité. Alors que dans les deux premiers actes, Saïd se déplaçait beaucoup, il est, dans celui-ci, frappé d'immobilité puisque la police est à ses trousses et la presse acharnée à sa perte. Immobilité qui favorise les réminiscences du et sur le personnage en lui donnant une épaisseur psychologique. Il imagine son procès où il serait accusateur et les accusateurs, accusés. En transcrivant ce rêve de Saïd, Naguib Mahfouz livre son rêve social :

« - *En me tuant, ce sont des millions de gens que vous tuerez, je suis à la fois le rêve, l'espoir et celui qui paye pour les lâches ; je suis à la fois le modèle, le prix du rachat et les larmes qu'on ne retient plus ; dire que je suis fou c'est traiter de fous tous ceux qui me soutiennent, alors recherchez les causes de cette folie, puis jugez comme bon vous semblera* » (p.142).

Enfin à l'Acte IV (les 39 dernières pages), on assiste à la désintégration des lieux et à la mise à mort. Même la chambre du Cheikh n'est plus un lieu sûr. Harassé, Saïd s'y réfugie : « *il se prend à penser à la demeure du Cheikh Ali Guénidi comme refuge provisoire en attendant de pouvoir réfléchir et agir à son aise* ». Il s'y restaure, s'y repose : « *Ta maison, Maître, n'est plus sûre, même si tu es la sécurité personnifiée. Je dois fuir coûte que coûte* ». Dans sa fuite nocturne, un seul lieu reste ouvert, le cimetière, lieu combien symbolique dont on avait eu la description au moment de l'entrée en clandestinité du héros (p.93). Saïd tourne « *sur sa gauche pour descendre vers le chemin des tombes (...)* Il pénètre dans le cimetière et se fraye un chemin à travers le labyrinthe des tombes dépourvu de toute indication qui guiderait le visiteur » (p.164). Cimetière, ultime refuge... ! Dans cette magnifique scène finale, l'appartement de Nour apparaît comme symbole de lumière et de solidarité. Lumière à la fenêtre, femme dans l'encadrement : il veut que ce soit elle : « *Si cette femme est Nour, tout ce qu'il souhaite, c'est qu'elle s'occupe de Sana' lorsque son heure à lui aura sonné* ».

Les « chiens » ont eu le dernier mot : voleurs de biens, voleurs de paternité et voleurs d'âme, tous sont compromis et... vivent ! Le « voleur » meurt en justicier accusateur qui n'a rien obtenu : son échec est-il à la mesure du désespoir face à une société bloquée ?

Accepter la fuite avec Nour ou la mystique du Cheikh, c'était vivre mais renoncer à clamer ce qu'il pense d'une société de la rapine et de la compromission. On peut revenir sur le refus de Saïd de « la chambre de la colline », le refuge jamais fermé. Il est évident qu'il exerce une attraction certaine sur lui : « *ta maison est le seul abri qui me reste en ce monde* » songe-t-il au début de son périple. Attraction-répulsion qui le fait rêver ou plutôt cauchemarder ! Cauchemar où s'affrontent deux forces idéologiques personnifiées par le Cheikh et Raouf Elouane (p.79-80) et qui rend confuses les qualifications de l'un et l'autre, Raouf Elouane devenant « Cheikh suprême » et le vrai Cheikh acculant Saïd avec des méthodes policières. Ces pages sont d'une ironie cinglante et d'une grande violence dénonciatrice où se mêlent force spirituelle et boue du pouvoir temporel.

A ces pages du cauchemar semblent répondre celles qui évoquent la venue des adeptes pour la cérémonie rituelle. A l'écoute du chant mélodieux, des lamentations et des claquements de mains, Saïd s'apaise, momentanément : « *Du cœur des ténèbres surgissent des visions d'éternité sous la protection du Miséricordieux. Des éclairs d'espoir jaillissent et balayent la poussière qui recouvre les souvenirs* » (p.162-163). Temps et mémoire sont balayés mais Saïd se secoue et lutte contre cette félicité : « *il doit venir à bout de la trahison et de la débauche. Pour la première fois, c'est le voleur qui va pourchasser les chiens* ».

L'espace du Cheikh est bien un espace théophanique (induisant la contemplation vers le haut révélant la force, l'inaccessibilité, l'infinité) dont il est le médiateur. Mais Saïd le rejette car il refuse que l'au-delà fasse oublier l'ici-bas. Le discours du roman a une position ambivalente par rapport à ce lieu : il y a à la fois désir d'y faire halte et inscription des seuls moments heureux du récit et rejet car insuffisamment attaché au présent à vivre.

Pour conclure, il est préférable de laisser la parole à l'écrivain lorsqu'il répond à la question qu'Ahmed Ezzeddine lui a posée sur « la forte attirance vers la mystique soufie » transparaissant dans ses œuvres, en novembre 1988, dans la revue *Arabes* :

« *Je suis épris de la poésie soufie. J'aime aussi dans le soufisme cette recherche de la purification qui transcende l'être humain. Mais je m'oppose en revanche au soufisme qui prêche l'isolement et l'ascétisme. Je me refuse à mener la vie d'un reclus ou d'un anachorète* ».

Cette séduction, nous pouvons la lire dans les dialogues entre le Cheikh et Saïd où la polysémie du langage et de la gestuelle se révèle dans leur richesse et dans leur complexité. Le refus, nous le retrouverions dans la « condamnation »... à mort du héros, ce « voleur » exemplaire condamné à la réclusion puis à l'exclusion. Et N. Mahfouz de déclarer également son adhésion à un « *Islam du juste milieu, sous l'égide duquel, à son apogée, l'Etat islamique s'est ouvert aux cultures et civilisations du monde (...) sous-tendu par une justice sociale authentique* ».

Comment ne pas reconnaître l'actualité d'un tel roman ?